

approche de Rome, dit l'un d'eux, on voit un désert parsemé de ruines d'où la Ville Pontificale, avec ses dômes d'or, ses colonnes d'airain, ses obélisques de granit, ses palais immenses, apparaît comme un majestueux oasis de monuments."

C'est ainsi qu'un voyageur, assez *libre penseur*, commence sa description de Rome, et il ajoute :

"Le nom seul de Rome est magique pour le voyageur qui arrive dans son enceinte. Être à Rome paraît une sorte d'honneur, un des nobles événements, un des beaux et grands souvenirs de notre vie. Cité victorieuse par ses armes, ou dominatrice par sa foi, Rome pendant plus de vingt siècles a régné sur l'univers, et l'imagination ne peut concevoir pour elle une dernière et plus haute destinée."

Voilà comme parlent les Français du XIXe siècle, et voici comment s'expriment les Allemands, par la voix de Goëthe :

"Rome, dit cet écrivain, est un monde intellectuel et sentimental, à part du monde matériel ; et celui-ci, sans Rome, ne serait plus qu'un vrai désert."

Et ce que disent les hommes de génie est formulé d'une manière encore plus saisissante par le concours universel des peuples ou par l'avidité des Conquêteurs de nos jours.

C'est donc ce but de l'attraction universelle, que les conquérants modernes voudraient détruire ; espérons pour la civilisation, comme pour l'Eglise, de meilleures destinées.

Rome *doit* rester aux Souverains Pontifes, parcequ'elle est leur propriété légitime et la Capitale de la société catholique.

Rome *doit* rester aux Souverains Pontifes parcequ'elle leur doit toute cette splendeur qui, sans eux, s'évanouirait bien vite.

Rome enfin, à un autre point de vue, *doit* leur rester, parceque c'est là que l'on voit la réalisation du gouvernement le plus intelligent, le plus moral, le plus populaire, et par conséquent le plus vraiment progressiste.

*D'une part*, le plus favorable au développement des facultés humaines par ses foyers d'art et d'instruction ; et en même temps, le plus merveilleusement secourable par ses institutions pour les misères, les imperfections et les épreuves de la vie présente.

*D'une part*, le plus attentif aux exigences des classes intelligentes et aristocratiques de la société ; *d'autre part*, le plus dévoué aux besoins, aux misères, aux vicissitudes de la classe éprouvée et souffrante de cette même société.

Si on détruisait cette Autorité élevée et bienfaisante, que deviendrait le monde même politique ? Que deviendrait-il, dans les difficultés de l'avenir sans un pareil exemple et sans un si grand modèle ?

Ne deviendrait-il pas, comme dit Goëthe, un désert

sans chemin, sans voie, sans fécondité, sans asile et sans abri ? Où trouver, en effet, un gouvernement plus éclairé et plus populaire, plus digne de commander à des esprits d'élite, plus capable de montrer comment on peut consoler et rendre heureux les tristes enfants des hommes ?

Les faits que nous avons indiqués nous semblent bien suffisants pour établir une telle vérité. Nous pourrions les examiner de plus près et avec plus de détails, c'est ce que nous nous proposons de faire à une prochaine occasion.

La Révolution continue son œuvre par ses impôts dans le Nord de l'Italie, par ses intrigues dans le Centre, par l'assassinat dans le Sud. Dans le mois dernier on a eu à déplorer près de cent assassinats dans la seule ville de Naples. Dans la campagne, le massacre est organisé en grand, contre ceux qu'on appelle maintenant les brigands, et qui représentent, pour la plus grande partie, ce peuple que l'on appelait naguère à manifester *si librement* sa volonté. Tous ceux que l'on saisit et qui sont soupçonnés de ne pas mettre leur confiance dans le Roi *galant-homme*, sont fusillés impitoyablement et souvent avec leurs femmes et leurs enfants.

Un système qui n'a que de tels moyens pour s'établir et pour s'imposer, est jugé par cela même et ne peut avoir de durée. Son origine est trop déshonorée et trop funeste pour qu'il puisse aspirer, dans l'avenir, à autre chose qu'à l'opprobre et au mépris.

Un voyageur Allemand plein d'esprit et de bon sens a parcouru dernièrement l'Italie et a publié ses impressions qui ne sont pas très-enthousiastes pour *l'Unité Italienne* et pour les héros du moment.

Nous nous faisons un plaisir de citer au moins quelques passages de son livre.—

Une de ses premières remarques, c'est la peine qu'il a de voir acclamer avec tant de transports comme le premier fondateur de l'indépendance italienne, le père du Roi actuel du Piémont, Charles-Albert, incomparablement plus célèbre par ses disgrâces, que recommandable par ses vues et ses intentions. C'est assez mal choisir l'objet de ses apothéoses que s'en aller prendre un héros, grand surtout par ses infortunes.

Si l'on voulait personnifier l'idée de l'indépendance et de l'unité, il semble être d'un assez mauvais augure de s'en aller choisir celui que l'entreprise a tué, *ainsi qu'elle en tuera bien d'autres*, ajoute le voyageur.

Le touriste Allemand passe ensuite à l'appréciation de Victor-Emanuel dont il ne paraît pas très-enchanté. "*La tête violemment rejetée en arrière ; son geste, ses manières, tout jusqu'à cette moustache farouche, expriment la fierté, la hauteur et l'audace.*"

Avec de pareilles dispositions on peut-être assez bien organisé pour entreprendre des choses réputées impossi-